



Je n'avais pas l'intention de réaliser une métaphysique des rêves, ni de la réalité rêvée, mais étant donné que l'acte de rêver est la manifestation primaire de la vie humaine, et les rêves une sorte de préhistoire de l'état de veille, ils montrent la contexture métaphysique de la vie humaine là où aucune théorie ni croyance ne peut l'appréhender, sous une forme rudimentaire ou même monstrueuse, par défaut et par excès, dans l'impuissance du sujet et de sa conscience, presque comme avant sa naissance. Car, le sujet, dans ses rêves, est privé de ce que la naissance donne avant tout, même avant la conscience : le temps, le flux temporel.

En rêve, dans le flux temporel, la vie de l'homme apparaît privée du temps, comme dans une étape intermédiaire entre le non-être – le n'être-pas-encore-né – et la vie dans la conscience. Dans cette situation intermédiaire, on n'a pas encore la notion de la temporalité. On ne l'a pas encore, parce que le sujet qui l'endure n'atteint sa réalité qu'en bougeant dans le temps. C'est seulement alors qu'il s'approprie la réalité qui l'entoure, en prenant la forme typiquement humaine qu'accorde le fait de disposer de lui-même. Sous le rêve, sous l'empreinte du temps, l'homme ne



dispose pas de lui-même. C'est à cause de cela qu'il endure sa propre réalité.

Dans le labyrinthe apparent des rêves, cette réalité – quelle qu'elle soit – propre à l'humain, est quelque chose sur quoi on peut enquêter et que l'on peut commencer, dès maintenant, à appréhender; un labyrinthe qui, même fragmentaire, interrompu et récurrent, devient un voyage. Il s'agit donc de projeter une ligne et, plus qu'une ligne, une direction unitaire à travers le monde des rêves qui nous est donné de façon discontinue, auxquels il manque la continuité de l'état de veille, celui-ci étant par principe ce qui distingue ces deux états extrêmes de la vie humaine, l'hémisphère de la clarté et celui de l'ombre – sombre, du fait d'être privé de temps.

On ne peut pas dire que celui qui rêve soit privé de réalité, libre ou absolument hors d'elle, mais qu'il se trouve sous son emprise, qu'il l'endure; qu'il ne peut ni la contenir ni l'ordonner, car il est privé, dépossédé de lui-même, aliéné dans la réalité qui l'envahit – ce qui lui permet de traiter avec la réalité de façon adéquate, en accord avec lui-même, avec sa propre condition. Aliéné du fait de manquer de temps dans ses rêves. Aliéné dans l'attention, du fait de devoir suivre le temps, plus libre et conscient. Tandis que dans les songes, égaré dans la réalité, même dans la sienne propre, il peut laisser celle-ci surgir, sans interférences, par instants, sans crainte, seulement par moments. Si l'homme entre par le réveil dans l'éveil, c'est parce que, dans le songe initial qui semble être sa vie première, il ne peut s'atteindre lui-même, être lui-même. Parce que si la vie est un songe, c'est un songe qui exige l'éveil. Aliénation initiale de quelqu'un qui chercherait à s'identifier lui-même. Et de là, l'inquiétude sous-jacente, même chez les bienheureux. Puisque le rêve exige la réalité.

Et celui qui rêve demande à sortir de cet état dans lequel, heureux ou malheureux, il gît comme une larve dans son cocon. De cet état d'immanence qui ne paraît pas propre à la vie humaine. Car si l'idée immanentiste à l'égard de l'homme correspondait à la réalité, la vie serait comme les songes ; la réalité, celle qui l'entoure et la sienne propre seraient seulement endurées, commentées, comme dans les rêves, mais signalées, déformées, entrevues. Et même les actions, en rapport avec elle ou sur elle, se trouveraient dans une condition similaire : elles seraient également une forme de l'endurance, de la passivité.

Endurance, de quoi ? Passivité, par rapport à quoi ? C'est ce que l'on devrait demander aux commis de n'importe quelle sorte d'immanentisme. Si l'homme souffre essentiellement de quelque chose, c'est de sa propre transcendance, de sa propre inexorable transcendance. Et ceci, on ne peut pas dire que nous l'ayons découvert en examinant le monde des rêves, la réalité des rêves et la réalité en rêves, mais c'est dans cette dernière qu'elle se laisse capter. On ne l'y a pas trouvée, mais oui découverte en elle. On découvre le fait que l'homme est l'être qui endure sa propre transcendance – ou plutôt : cela nous est dévoilé. Puisqu'il n'est pas possible qu'une telle condition de son être reste occulte et comme à l'écart des manifestations de la vie les plus élémentaires et spontanées. Ce que l'homme est doit être visible, lisible dans sa vie.

Ici, on essaie de pénétrer ou plutôt de déchiffrer un phénomène. Phénomène en ce qu'il a de révélation sur l'être – et de l'apparence qui le voile. Voiler car, s'agissant d'un événement de la psyché, ce n'est pas un simple voile, mais un masque, une feinte, une substitution, un remplacement. (Voilà pourquoi nous retrouverons, mis à nu, le mécanisme du mensonge, voire de la calomnie).

La perspective d'avoir affaire à un phénomène primaire trace donc le chemin à suivre de cette quête. Chemin,

méthode, qui n'est pas cependant l'approche phénoménologique chère à Husserl. Et cela pour plusieurs raisons : tout d'abord, parce qu'ici, nous n'avons aucun besoin de pratiquer l'*epocké* à l'égard de la croyance en la réalité. Il faut plutôt se résoudre, au contraire, s'agissant du monde du rêve, à donner crédit à sa propre réalité, puisque l'on se confronte avec ce monde à partir de l'état de veille, dans lequel les songes apparaissent destitués pour la conscience, qui les refuse ou simplement les déqualifie.

Mais, en réalité, ce problème n'existe pas, car la réalité que l'on s'efforce d'admettre en eux, est, en fait, propre à une partie de la vie, la part de l'ombre. Donc, la différence avec la méthode d'Husserl réside dans un point qui serait également pertinent s'agissant d'un phénomène de la vie en pleine conscience. Et c'est justement le fait de ne pas maintenir l'*epocké*, l'absence de réduction phénoménologique, qui a conduit la méthode husserlienne ainsi mise en pratique – nous ne faisons pas référence à sa pensée tardive –, puisqu'il s'agit justement de poursuivre et de signaler les éléments de la réalité à l'intérieur du rêve même. Réalité dans le sens de réalité sans ajouts, comme dans l'état de veille, et réalité dans le sens absolu, réel sans aucun discernement.

Si le fait de se sentir dans la réalité, au-dedans de celle-ci, est réservé à l'état de veille, dans les rêves, à peine s'est-on introduit dans leur creux, qu'on se retrouve dans l'absolu, et quand un point de réalité apparaît, c'est avec ce caractère d'absolu qui n'accompagne les événements et les objets réels que dans l'état de veille. S'il y a quelque chose de réel dans les rêves, il s'agit de quelque chose d'absolument réel par manque d'assujettissement au temps qui s'écoule, tel qu'il arrive à l'état de veille, quand l'écoulement temporel est discontinu.

La discontinuité, l'*epocké* à accomplir ici, est donnée par la matière même ; c'est l'*epocké* du temps successif.

Les rêves ne nous permettent que d'en être témoins, et non pas de la pratiquer. Ce qu'il serait impossible de faire, et même de penser, si nous ne disposions que de notre monde diurne, où nous évoluons dans une temporalité qui ne nous le permet pas, et plus prudemment, dirions-nous, dans une dimension du temps qui se réalise à la manière d'un chemin, pour cet être qui endure sa propre transcendance, son propre parcours, son parcours dans le temps, son parcours vers, jusqu'à son débordement de l'absolu initial et de son parcours dans l'état de veille.

Dans les rêves, donc, on est dans l'impossibilité de vivre et d'être, de mettre à jour complètement ce que nous sommes, accablés, épuisés, rendus impuissants par quelque chose d'absolu. Depuis Parménide, et dès le premier moment, est attribué à l'Être un caractère d'absolu. Cependant, cet absolu donné en rêve n'est pas réel pour autant. Il est irréel de par sa constitution. Irréel parce que l'homme, par manque de temps et de liberté, ne peut pas se suffire à lui-même dans le rêve. La vie délire, inhibée, se déverse sans lit, elle déborde comme si elle tendait spontanément à aller, à marcher vers le bas, au-dessus de l'absolu et elle s'éveille par le grain de réalité qui parfois émerge – salvateur quoique menaçant –, et le sujet humain, même sans en être capable, résiste. Entre ces deux absolus qui apparaissent séparés, la vie se révèle et encore se rebelle contre sa fragilité. La vie, un souffle, un élan, à peine quelque chose. Rien, mais jamais le néant.

Phénomène, donc, de quelque chose d'absolu qui nous est montré sans nous l'annoncer, qui imprègne tout événement. Mais, sous lequel, la vie de celui qui endure, esquisse réellement et itère par moments sa propre transcendance.

La voie d'accès à ce phénomène doit être la moins impérative possible ; elle doit laisser entrevoir, apparaître. Mais passer sous silence le caractère de ce phénomène, dans

lequel la psyché se manifeste, pour ainsi dire, *librement*, dont la liberté d'évoluer dans le temps ne requiert pas un déchiffrement, serait inutile et déloyal. Justement, c'est cela qui est nécessaire : de déchiffrer et non pas d'expliquer. Puisque ce que l'on découvre du sujet humain initialement est aussi phénomène. C'est donc une phénoménologie du sujet privé de temps, de ce qui surgit de lui de façon contraignante face au contact noué avec cet absolu auquel il se confronte seul, en dehors de son milieu. Le milieu du sujet humain est la temporalité, où il habite en accord avec sa condition actuelle – actuelle, présente, puisqu'on pourrait l'imaginer dans une autre situation. De la même manière qu'il gît dans l'atemporalité, en rêve, il pourrait se trouver dans une autre condition qui ne serait plus celle de l'état de veille. Et encore, on pourrait l'imaginer dans un autre temps, une autre dimension du temps tout à fait inconnue ou bien insinuée, inaperçue de l'homme qui s'occupe de ce qu'il doit faire dans le temps, ou avec le temps, plutôt que de s'occuper de la façon dont il se démène dans ce temps-là et des dimensions qui s'ouvrent à lui dans celui-ci. Puisque, si on le considère à partir de l'intemporel du rêve, le temps est ouverture et, avant toute chose, voie d'accès, une voie dans laquelle on peut s'aventurer. Le temps ouvre à celui qui endure sa propre transcendance, la possibilité d'actualiser cette contradiction unitaire ; puisque s'il n'y avait pas de contradiction, il n'y aurait pas de vie ; s'il n'y avait pas d'unité, celle que la vie perçoit comme sienne n'existerait pas.

Si le temps occulte et sépare, diversifie, analyse et en même temps ouvre, cela veut peut-être dire qu'il est non seulement un chemin à parcourir, mais aussi un chemin permettant de connaître et de se connaître en lui. Le temps clé.

Le déchiffrement auquel on faisait allusion tout à l'heure, donc, ne se rapporte pas au contenu des rêves comme il

avait été fait, d'abord par les anciennes et plus ou moins sérieuses clés des songes, et à l'époque moderne par Freud et ses disciples. Ce qui nous permet de déchiffrer les rêves, c'est le temps et eux, à leur tour, ils nous permettent de nous approcher du temps tel qu'il est vécu par l'homme. La vie humaine est ce que l'on déchiffre, donc, entre *les rêves* et *le temps*, la vie de celui qui endure sa propre transcendance.

L'endurance, la passivité, s'offre dans les rêves dans un état presque pur, et même à l'état pur ; cependant, l'inéluctable transcendance du sujet soumis à cette épreuve reste. Alors, dans les rêves apparaît un certain comportement du sujet et dans ce sens, on peut aller jusqu'à parler d'une éthique du rêve ou d'une éthique dans les rêves ; ce qui en principe ne peut se référer à la qualité, ni même à la signification des images de rêve, mais au comportement du sujet privé de temps, à l'action que, en pareil état de délaissement, il essaie de réaliser, à la façon dont il accepte son assujettissement et à la façon dont il bouge sans vraiment pouvoir bouger. Et la condition du sujet humain est telle, que tout essai, même manqué, de réaliser une action transcendante, un mouvement véritable, finit par être efficace. Puisqu'il y a là un exercice de sa condition. Dans la recherche de la liberté, mieux valent des essais même manqués que cette même liberté limitée par des conditions, d'un point de vue éthique, en rêve et même pendant l'état de veille.

Ce comportement du sujet sous l'a-temporalité du rêve, privé de son moyen d'action, n'est pas forcément une rébellion contre l'assujettissement de sa situation, rejetant ce que lui offre le rêve ; après tout, celui-ci lui est propre, il se produit à l'intérieur de l'enceinte qui lui est destinée, même s'il s'agit d'histoires balbutiantes et souvent mensongères, tissées par la psyché. L'efficacité ne consiste pas à rompre le miroir, pour oblique que soit sa surface, mais de s'insinuer

progressivement dans la conscience, tout en ouvrant à l'intérieur de ce monde onirique – la réalité hermétique et absolue – un chemin ou une tentative de pénétration. Après tout, c'est ainsi que cela arrive dans la réalité ; réalité qui, si souvent, nous devient étrangement inaccessible, justement quand son caractère de réalité est le plus accentué ; alors, à l'état de veille, on est aussi dans un rêve.

Mais il convient de signaler que pareille situation – dans l'état de veille – n'a pas lieu quand quelque chose attire l'attention par son caractère de réalité. Il faut que ce « quelque chose » excède la capacité du sujet, qu'il soit étouffé ou que la réalité se présente dans sa totalité : que l'apparition de quelque chose de réel avec un caractère d'absolu soit manifeste.

Il est à peine nécessaire d'énoncer que le rapport sujet-objet, ou plutôt sujet-réalité, n'apparaît pas dans le rêve aussi distinctement que dans l'état de veille, où, par principe, il n'est pas déclaré. Et, lorsque c'est le cas, c'est parce que le sujet s'est projeté dans un personnage, parce que le sujet réel essaie de se mobiliser, tel l'auteur avec ses personnages, ou dans lequel, de façon étrange, il a cédé quelque chose de lui-même. Nous devons souligner la situation d'endurance maximale, de passivité qu'il y a en rêve, c'est pourquoi son examen signifie qu'il faut prendre la condition humaine à sa racine, ce qui revient à endurer sa propre transcendance. À la racine phénoménologique, comme première et dernière manifestation irrépressible, telle l'ombre que le sujet ne peut pas réduire entièrement à l'état de veille, ni assimiler entièrement, tels le point et le fond de sa manière d'aller de l'avant et de toute transcendance, tout ce qui revient sans cesse. Marque et signe de la résistance qui est maintenue ici, inexorablement.

L'homme est l'être qui endure sa propre transcendance. Et, pour cette raison, il endure sa réalité : la sienne, et la

réalité qui lui est donnée, qui le concerne. Mais il est évident que la réalité lui est donnée parce qu'elle le concerne, parce que, même si, d'une certaine manière, elle lui résiste, elle n'en est pas moins sienne. Mais si elle lui résiste, c'est parce qu'elle lui est donnée, parce qu'il se confronte à elle, en tant que sujet depuis le début. En tant que sujet qui n'est pas simplement un support, un point fixe, une chose ou un être conclu et fixe, déjà complet, mais comme un noyau vivant qui va au-delà de sa situation, qui tend à être au-delà de ce qu'il est, qui se dépasse. Quelqu'un – qui participe de l'être et du non être en même temps – qui transcende et même se transcende lui-même. Puisque s'il ne se transcendait pas lui-même, il n'aurait pas à endurer son être, sa réalité. Et cette inexorable transcendance lui apparaît comme une forme de l'espérance.

La vie est cette nécessité de transcendance qui se révèle comme une forme d'espérance, dont la première manifestation, le premier phénomène, est l'espérance. L'espérance et non l'instinct, ni l'intelligence, qui, si on la détache de l'espérance substantielle, peut être interprétée comme un instinct privilégié, un simple instrument dans la lutte face à l'environnement. Et ainsi, l'homme peut être considéré comme un animal intelligent qui étend sa maîtrise, la rendant ainsi universelle, dans un environnement plus large. Et quand on dit « animal », on fait référence à l'idée de l'animal comme organisme figé, comme une sorte de machine à vivre. Tout cela procède d'une conception mécanique de la vie. Mais le fait que la vie contienne une composante mécanique n'implique pas qu'il s'agisse de la vie sans plus.

Cette endurance et ce dépassement de la réalité se retrouvent dans l'espérance et révèlent la structure métaphysique de la vie humaine. À cause du sujet qui la vit, plutôt qu'à cause d'elle-même. Ou peut-être que la voie d'accès pour découvrir la structure métaphysique de la vie, le lieu



où elle se révèle sans autre conséquence que de permettre finalement d'accepter la condition humaine, c'est l'être de l'homme.

Pénétrer à l'intérieur de la réalité qui l'entoure n'est pas possible à l'homme. Mais intérieurement, il la connaît. Intérieurement et non « subjectivement », comme s'il avait été plongé dans le cœur de la réalité. Et tout en lui restant étranger.

Dans le subjectivisme, il n'y a aucune étrangeté, aucune différence ni résistance du réel, car celui-ci se produit seulement à l'intérieur du sujet-homme, que ce soit le sujet empirique – psychologique – ou absolu – idéalisme.

Nous disons plutôt le contraire : ce n'est pas que la réalité s'offre à l'homme uniquement de façon subjective, dans son for intérieur, comme s'il l'embrassait et même la constituait, mais c'est le sujet qui loge à l'intérieur de la réalité, et qui est encerclé, enveloppé par elle. Entouré et encerclé par elle. Quoique de manière singulière.

Parce qu'il n'est pas constitué par la réalité telle qu'elle apparaît, par la réalité qui se manifeste devant lui. Mais d'où surgit-elle, cette façon de se montrer qu'a la réalité? Si ce que nous énonçons était vrai, à savoir que, en tant que sujet, l'homme est ancré à l'intérieur de la réalité, et même en son cœur, soit cela ne lui serait pas visible, soit il le serait d'une manière intégrale. Par ce cheminement, que nous énonçons comme étant aussi contraire à l'idéalisme, nous arriverions à la conclusion qu'il existe un *savoir absolu*, une visibilité absolue du réel, de son apparaître sans réserve. À cet être ancré au cœur de la réalité, tout lui serait présent.

Ni cette réalité qui invite et concerne l'homme, ni celle qui lui apparaît, puisqu'elle le fait de manière discontinue, fragmentaire, alternative, ne lui sont complètement appréhensibles. Non seulement elle lui résiste mais il se sent étranger à elle. Caractère étranger qui s'ouvre à mesure



que la distance s'élargit, et avec elle, sa conscience. À l'intérieur de la réalité et en rupture avec elle, par elle encerclé et dans cette inexorable transcendance. Comme si elle, la réalité dans son fond, lui ouvrait un espace qu'il n'a pas encore atteint, un lieu non encore occupé qui deviendrait son aboutissement; ce qui signifie à la fois la cessation de la transcendance et celle de l'endurance. Comme s'il était déplacé. Non pas comme s'il était déjà ce que l'on doit être, ce que l'on tend à être, mais du fait de ne pas l'être encore. De ne pas l'être encore et de ne pas l'être déjà, puisque s'il en était ainsi, il pourrait renoncer et faire cesser déjà son mouvement de transcendance et d'endurance. Et rester ainsi extérieur et même étranger à ce qui l'entoure, vide d'intimité. Sans un intérieur, sans être sujet en aucun sens. Sans mémoire et sans avenir. Sans temps.

Le temps, la manière que l'homme a de vivre le temps et vivre dans le temps, dépend de cette inexorable transcendance. De cet « être à l'intérieur de la réalité », encerclé par elle, et de cette exigence de la traverser afin de conquérir d'autres couches de réalité; et, au-delà de la réalité, de l'être qui ne s'accorde pas avec elle.

Si l'homme était entouré de l'être, sans être lui-même, il ne souffrirait que comme dans les rêves, sans jamais s'éveiller. L'enfer, par définition. Si, étant déjà lui-même doté d'un être, l'homme était entouré de l'être, l'endurance n'existerait pas. Actualité pure, monade une et diverse, au centre de l'être, même s'il n'en est pas le centre. Et la transcendance acquise ne serait plus transcendance. Le temps serait lui seul l'éternel instant dans lequel quelque chose devient actuel, unique, instant. Non pas l'immobilité, mais l'absolu mouvement sans étapes.

D'un côté donc, la seule endurance, la passivité totale; de l'autre, l'actualité sans aucune sorte d'endurance: l'être déjà. Mais la situation effective de l'homme est celle de

l'endurance et de la transcendance, et non seulement celle de l'endurance, mais celle de s'endurer ; supporter la charge de sa propre passivité.

Que cette passivité ne soit pas un simple rester inactif ou un simple non-être ; que, n'étant pas encore active, la passivité a une action, c'est manifeste. Sa passivité est agissante ; elle n'est ni muette ni invisible ; elle a un caractère positif, elle est en mouvement. C'est en devenant manifeste, en devenant ostensible, que cette passivité produit dans l'être chez qui cela a lieu, élançement et souffrance. Peut-être que la nuance essentielle entre l'animal et l'être humain est cette révélation de sa propre passivité ; si l'animal pouvait la concevoir, il cesserait d'être un animal, ou bien, nous devrions modifier le concept que nous avons de lui.

Indépendamment des attaques du milieu qui nous entoure, cette révélation ou présence – sous différentes formes – de la propre passivité, entraîne la souffrance, la souffrance par elle et à cause d'elle. Et on peut dire que ce milieu affecterait d'une autre manière un être qui ne serait pas conscient de sa passivité (par exemple, il se verrait soustrait à l'humiliation).

Mais la passivité est révélée à l'homme tout simplement par son absence, parce qu'elle ne se réduit pas à un rester immobile, à un immuable être-là qui se manifeste et se rend présent. Cela arrive dans des situations extrêmes, dans lesquelles le sujet plonge dans l'abîme, pour ainsi dire ; il plonge dans l'abîme puisque ce fait de rester immobile indique bien un mouvement, une situation. Si une telle passivité se manifeste, si elle devient présente, c'est parce qu'elle est en mouvement. C'est le sujet qui la met en mouvement. Elle est amenée à bouger, le repos n'est pas non plus son état *naturel* ; par elle-même, elle ne peut pas bouger, elle s'agite, est en tension, en quête. La passivité se donne surtout dans la psyché ; c'est là que gît le sujet, qu'il s'ensevelit, dans ces

LES RÊVES ET LE TEMPS

états extrêmes auxquels nous avons fait allusion. Le propre de la psyché est l'avidité. Une tension qui peut être, et fréquemment elle l'est, agitation, quelque chose d'inférieur à l'*orexis* aristotélicienne. Puisque dans l'*orexis*, l'avidité a déjà pénétré dans la conscience. L'*orexis*, le désir, c'est la passivité qui a atteint un certain degré d'activité: c'est la raison pour laquelle elle est déjà mouvement.